

sont tous dispersés : les uns sont aux Etats-Unis, et les autres au Haut-Canada. Aujourd'hui, je suis obligé de me faire aider par des étrangers pour ma culture.

— C'est bien pénible qu'une telle situation, à votre âge, lui répliquai-je.

— Oui, c'est vrai, dit le vieillard, en essuyant deux grosses larmes, et pour comble de malheur, ma bonne vieille est actuellement gravement malade. J'avais toujours espéré célébrer ma cinquantième anniversaire de mariage, mais j'ai grand peur que le bon Dieu me l'enlève avant la mi-janvier prochain.

La digne femme ! elle ne méritait pas, elle, de souffrir comme moi.

Pour vous faire comprendre son mérite, monsieur, écoutez, s'il vous plaît, ce que je vais vous raconter, car je lui suis redevable de tout, à ma femme.

Avant l'établissement de la tempérance dans notre paroisse, j'étais un pilier d'auberge. Je buvais le jour et la nuit. Au lieu de m'occuper de ma culture, je passais mon temps à me promener et à fêter avec mes tristes amis. Ma pauvre femme, seule à la maison, surveillait tout, et travaillait comme une esclave pour éloigner la misère. Avec cela, jamais de reproches amers, jamais de mauvaise humeur, elle endurait tout avec une patience évangélique. Que de fois, arrivant au milieu de la nuit, à moitié ivre et quelquefois complètement ivre, je l'ai trouvée m'attendant avec anxiété, et récitant dévotement son chapelet. Tout abruti que j'étais, ce spectacle m'attendrissais, je ne pou-